

Jean Echenoz est né en 1947.

Il a publié :

LE MÉRIDIEEN DE GREENWICH, Ed. de Minuit, 1979
(Prix Fénéon)

CHEROKEE, Editions de Minuit, 1983 (Prix Médicis).

Jean ECHENOZ

—

Lecture

Mercredi 26 Février 1986

à 19 h 15

dans l'Autitorium du Musée

—

Entrée Libre

BULLETIN A. R. C. LITTÉRATURE

PRÉSENTÉ PAR EMMANUEL HOCQUARD

au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris
11, avenue du Président Wilson - 75116 Paris

neuvième année

N° 156

Jean ECHENOZ

Jean ECHENOZ

Comme tout avait brûlé — la mère, les meubles et les photographies de la mère — pour Fabre et le fils Paul c'était tout de suite beaucoup d'ouvrage : toute cette cendre et ce deuil, déménager, courir se refaire dans les grandes surfaces. Fabre trouva trop vite quelque chose de moins grand, deux pièces aux fonctions permutables sous une cheminée de brique dont l'ombre donnait l'heure, et qui avaient ceci de bien d'être assez proches du quai de Valmy.

Le soir après le dîner, Fabre parlait à Paul de sa mère, sa mère à lui Paul, parfois dès le dîner. Comme on ne possédait plus de représentation de Sylvie Fabre, il s'épuisait à vouloir la décrire toujours plus exactement : au milieu de la cuisine naquirent des hologrammes, que dégonflait la moindre imprécision. Ça ne se rend pas, soupirait Fabre en posant une main sur sa tête, sur ses yeux, et le découragement l'endormait. Souvent

ce fut à Paul de déplier le canapé convertible, transformant les choses en chambre à coucher.

Le dimanche et certains jeudis, ils partaient sur le quai de Valmy vers la rue Marseille, la rue Dieu, ils allaient voir Sylvie Fabre. Elle les regardait de haut, tendait vers eux le flacon de parfum Piver, Forvil, elle souriait dans quinze mètres de robe bleue. Le grill d'un soupirail trouait sa hanche. Il n'y avait pas d'autre image d'elle.

L'artiste Flers l'avait représentée sur le flanc d'un immeuble, juste avant le coin d'une rue. L'immeuble était plus maigre et plus solide, mieux tenu que les vieilles constructions qui se collaient en grinçant contre lui, terrifiées par le plan d'occupation des sols. En manque de marquise, son porche saturé de moulures portait le nom (Wagner) de l'architecte-sculpteur gravé dans un cartouche en haut à droite. Et le mur sur lequel, avec toute son équipe, l'artiste Flers avait peiné pour figurer Sylvie Fabre en pied, surplombait un petit espace vert rudimentaire, sorte de square sans accessoires qui ne consistait qu'à former le coin de la rue.

Choisie par Flers, pressée par Fabre, Sylvie avait accepté de poser. Elle n'avait pas aimé cela. C'était trois ans avant la naissance de Paul, pour qui ce mur n'était qu'une tranche de vie antérieure. Regarde un peu ta mère, s'énervait Fabre que ce spectacle mettait en larmes, en rut, selon. Mais il pouvait aussi chercher la scène, se faire franchement hostile à l'endroit de l'effigie contre laquelle, en écho, rebondissaient ses reproches —

Paul s'occupant de modérer le père dès qu'un attroupement menaçait de se former.

Plus tard, suffisamment séparé de Fabre pour qu'on ne se parlât même plus, Paul visita sa mère sur un rythme plus souple, deux ou trois fois par mois, compte non tenu des aléas qui font qu'on passe par là. D'une cabine scellée dans le champ visuel de Sylvie Fabre, il avait failli appeler son père lorsqu'on se mit à démolir la vieille chose insalubre qui jouxtait l'immeuble Wagner. Celui-ci demeura seul, dressé comme un phare au bord du canal. Le ravalement de la façade fit naître sur la robe bleue, par contraste, une patine ainsi que des nuances insoupçonnées. C'était une belle robe au décolleté profond, c'était une mère vraiment. On remplaça la vieille chose par un bâtiment dynamique tout carrelé de blanc, bardé de balconnets incurvés, de bow-windows néo-classiques, l'autre flanc du Wagner se trouvant heureusement protégé par la pérennité de l'espace vert, qui formait un gazon subsidiaire aux pieds de Sylvie.